

« *Ils n'osaient pas encore y croire.* » (Luc 24,41)

QUAND LA JOIE

PARALYSE

Gabriel RINGLET



Il arrive que dans la vie, quand une bonne nouvelle nous parvient, on se refuse la permission d'y croire. Par peur d'être déçu ?

On imagine qu'au retour des disciples d'Emmaüs, ça discute ferme chez les « onze et leurs compagnons ». Il y a de la joie, sans doute, du scepticisme aussi, et de l'émotion quand les deux « partagent leur vie comme un morceau de pain », suggère Jean Debruyne. Et voilà que sans crier gare, Jésus leur dit bonsoir : « *La paix soit avec vous.* » Là, ils dégringolent, « stupéfaits », « apeurés », « bouleversés ».

Alors lui, comme s'ils étaient dans un cabinet médical, leur propose une auscultation : « Voyez. » « Touchez. » « Regardez. » « Constatez. » Le docteur Luc, qui en a déjà vu des mains et des pieds, donne sa consultation évangélique à l'impératif présent. Difficile, après ça, de ne pas voir que le christianisme est la plus charnelle de toutes les religions.

BASCULEMENT

« *Dans leur joie, ils n'osaient pas encore y croire* », écrit l'Évangile très délicatement. C'est que, parfois, de fait, la joie paralyse. « *Ce n'est pas possible* », se dit-on. « *C'est trop beau pour être vrai.* » Est-ce la peur de se faire illusion ? Alors, très sagement, on ferme la porte, on s'économise, on se censure, on se refuse la permission d'y croire.

« *Voyant qu'ils n'osaient pas être heureux* », interprète Jean Grosjean, Jésus leur demande s'ils ont quelque chose à manger. Ils lui offrent du poisson grillé. Plus généreux, certains manuscrits tardifs y ajoutent « *un morceau de gâteau de miel* ». Mais, très curieusement, comme si les disciples avaient l'appétit coupé, on dirait qu'ils s'abstiennent et le regardent manger...

Voilà peut-être le basculement du texte et le signe le plus fort : « *Voyant qu'ils n'osaient pas être heureux... il prit le poisson et le mangea devant eux.* » Comme s'il fallait passer à table pour que la joie, vraiment, la « joie errante » dont parle Sullivan, renaisse, petit à petit, au cœur du dénuement, dans la fragilité. Et dans l'amitié.

URGENT COUDE À COUDE

N'est-ce pas le moment d'inviter le christianisme à se redécouvrir fondamentalement comme une amitié ? Car c'est d'abord ainsi qu'il s'est propagé, à partir d'un repas : « *Je vous appelle amis.* » (Jean 15,15) L'amitié est au centre de la vie divine. Pas de trinité sans amitié. Elle est aussi au cœur de la vie fraternelle, loin, très loin des sentimentalismes douteux. Elle encourage un « être ensemble » sans arrière-pensée, un coude à coude qui invite à retrouver des gestes simples, comme le partage du pain et du poisson.

« *Touchez-moi* », dit Jésus aux apôtres et à leurs compagnons. « *Voyez, regardez* » : « *Ceci est mon corps* ». Et ce n'est pas peu que le « Ceci » devienne un « Cela » à faire « *en mémoire de moi* ». Parce qu'il m'appartient de « rendre Dieu "actuel", commente Hyacinthe Vulliez, *en lui donnant le "corps" qu'il se cherche aujourd'hui.* »

Pour que le sacrement ne mente pas et soit vraiment un sacrement-événement, il faut que le corps, les corps, tous les corps de celles et ceux qui y participent, à commencer par les corps les plus meurtris, sachent et sentent qu'à ce moment-là, « *Ceci est mon corps* » et « *Ceci est ton corps* » se rencontrent. Rencontre du dehors et du dedans, comme en poésie, amoureuse, conjugale, avec du bonheur et avec du plaisir, car il y a quelque chose de nuptial et de fécondant dans le sacrement. On comprend mieux pourquoi Olivier Clément appelle l'eucharistie l'expérience de la « grande joie ». ■